

Extrait
DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE
SUR LES PSAUMES.

PAR LA HARPE.

DES PSAUMES ET DES PROPHÉTIES, CONSIDÉRÉS D'ABORD
COMME OUVRAGES DE POÉSIE.

Quand les poèmes de Moïse, de David, d'Isaïe et des autres prophètes, ne nous auraient été transmis que comme des productions purement humaines, ils seraient encore, par leur originalité et leur antiquité, dignes de toute l'attention des hommes qui pensent, et par les beautés uniques dont ils brillent, dignes de l'admiration et de l'étude de tous ceux qui ont le sentiment du beau. C'est aussi l'hommage qu'on leur a toujours rendu : et de nos jours, un Anglais (1) plein de goût et de connaissances, qui était professeur de poésie au collège d'Oxford, a consacré à celle des Hébreux un ouvrage qui a été beaucoup lu, quoique fort savant, et qu'on regarde comme un des meilleurs livres que l'Angleterre ait produits. La mode de l'irréligion, qui date en France du milieu de ce siècle, n'a pas même détruit parmi nos littérateurs l'impression que doivent faire les poésies sacrées sur quiconque est capable de les sentir. On a vu les plus déterminés ennemis de la religion révéler comme poètes ceux qu'ils rejetaient comme prophètes, et Diderot laissait à la Bible une place dans sa bibliothèque choisie, à côté d'Homère. Voltaire seul, parmi les gens de lettres dont l'opinion peut marquer, a toujours fait profession d'un grand mépris pour les psaumes et les prophètes, comme pour toute l'Écriture en général ; et ce n'était pas chez lui jugement, mais passion. Le goût qu'il a montré d'ailleurs ne permet pas d'en douter, et l'on convient que c'est à lui surtout qu'on pouvait appliquer ce vers d'une de ses tragédies :

Toutes les passions sont en lui des fureurs.

Il n'a cessé pendant trente ans de travestir l'Écriture en prose et en vers, pour se donner le droit de s'en moquer. Il n'en fallait pas davantage pour entraîner à sa suite une foule d'ignorants et d'étourdis, qui n'ont jamais connu la Bible que par les parodies qu'il en a faites, et qui n'étaient pas même en état d'entendre le latin du Psautier, ont jugé des poèmes hébreux d'après les facéties de Voltaire.

On ne se flatte pas d'imposer silence à cette espèce d'hommes, sur qui la raison a perdu ses droits, surtout depuis que la déraison est de toutes les puissances la plus accréditée. Mais comme un des vices de l'esprit français est d'être plus susceptible qu'aucun autre de la contagion du ridicule, bien ou mal appliqué, il n'est pas inutile de rétablir la vérité, du moins pour ceux qui étant capables encore de l'entendre, n'ont besoin que de la connaître. Il faut leur donner une juste idée

(1) Le docteur Lowth. *De sacrâ poeti Hebræorum*

de ce qu'on leur a présenté comme un objet de risée, et réduire à leur juste valeur les plaisanteries et les objections également mal fondées, qui tiennent si souvent lieu de critique et de raisonnement. C'est ici seulement que je me permettrai quelque discussion littéraire, parce qu'elle est d'une utilité générale, et qu'elle tient à un intérêt réel, celui d'ôter à l'irréligion le mobile de l'amour-propre, en montrant que ce qu'elle prend pour une preuve de supériorité, en fait de critique et de goût, n'est qu'une preuve d'ignorance ; et en faisant voir combien il est aisé de rébuter le principe d'un mépris aussi injuste en lui-même, que pernicieux dans ses conséquences, et de détruire des préventions qui n'ont été répandues que par la mauvaise foi, et adoptées que par la légèreté.

On peut dire d'abord aux contempteurs sur parole : Si vous déférez au nom et à l'autorité, Voltaire est ici seul contre tous, et son jugement est en lui-même suspect, comme tout jugement *ab irato*, puisque sa haine forcénée contre la religion l'a jeté dans des écarts qui ont fait rire plus d'une fois jusqu'à ses amis. Et puis, lequel vaut le mieux, s'il s'agit d'esprit et de talents, ou de n'avoir vu dans l'Écriture comme Voltaire, que de quoi égarer sa muse par des impiétés, ou d'y avoir vu, comme Racine, de quoi faire Esther et Athalie, et, comme Rousseau, des odes sacrées, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus parfait dans la poésie française ? Réfléchissez et jugez.

Ensuite, quel artifice plus grossier et plus méprisable que celui dont Voltaire et ses imitateurs se sont servis pour donner le change sur des ouvrages écrits dans la plus ancienne de toutes les langues connues ? Ils les ont offerts, dépouillés de leurs couleurs natives, et habillés de la troisième ou quatrième main, dans des versions placement littérales, ou même odieusement infidèles ; et qu'y a-t-il au monde qu'il ne soit aisé de défigurer ainsi ! Traduisez mot à mot Virgile lui-même, quoique bien moins ancien et bien moins éloigné du goût de notre langue, et vous verrez ce qu'il deviendra. On se souvient encore combien tous les gens de lettres du dernier siècle se moquèrent de Perrault, qui, ne sachant pas un mot de grec, voulait absolument qu'on jugeât Pindare sur un plat français traduit d'un plat latin. Quoi de plus inepte, en effet, que de juger une poésie grecque sur le latin littéral d'un scholiaste ! et comment un homme tel que Voltaire, qui avait tant de fois baloué ce genre d'ineptie dans les censeurs de l'antiquité, en fait-il lui-même le principe de sa critique des livres saints, au risque de faire rire tous les lecteurs instruits ? C'est que la haine ne voit rien que son but, qui est de se satisfaire et de tromper. On a beau lui crier : mais tu ne tromperas que les sots et les ignorants ; elle répond : que m'importe ? n'est-ce pas le grand nombre ?

Enfin, depuis quand la parodie, dont l'effet n'est que de divertir, est-elle une méthode pour juger ? Voltaire jetait les hauts cris quand on parodiait ses tragédies : il n'a pas assez d'expressions pour faire sentir combien c'est un genre détestable, l'ennemi du génie et le scan-

lade du goût ; et il est très-vrai que ce qu'il y a de plus sublime est précisément ce qui prête le plus au plaisant de la parodie, comme les taches marquent davantage sur l'étoffe la plus riche et sur la couleur la plus brillante. Voltaire le savait mieux que personne, et il fait le drame de *Snül*, où il parodie, entre autres choses, la manière dont le prophète Nathan arrache à David l'aveu et la condamnation de son crime, et le force de prononcer lui-même sa sentence ; c'est-à-dire, que Voltaire livre au ridicule ce qui, en tout temps et en tout pays, indépendamment de toute croyance religieuse, frappera d'admiration sous tous les rapports. Faites prononcer devant les hommes rassemblés, quelque part que ce soit, ces mots si simples et si foudroyants : *Tu es ille vir* (1) : *Vous êtes cet homme*, et tout rentiera d'acclamations. Je voudrais bien qu'on me dit ce qu'il peut y avoir de mérite et d'esprit à trouver cela risible, et je suis sûr qu'aujourd'hui même personne ne me le dira. Et qu'aurait dit Voltaire, si l'on avait jugé Zaire sur la parodie des *Enfants trouvés*, et Andromaque sur la *folle Querelle* ! C'est pourtant ce qu'il faisait et ce qu'il voulait qu'on fit pour David, et David lui aurait suffisamment répondu par ce mot si connu d'un de ses psaumes : *Mentita est iniquitas sibi* (2) : *L'iniquité a menti contre elle-même*.

Il savait bien nous dire, quand il voulait justifier son (3) *Cantique des cantiques*, contre l'autorité qui l'avait condamné, qu'il ne falloit pas juger les mœurs des Orientaux par les nôtres, ni la simplicité des premiers siècles par la corruption raffinée de nos temps modernes ; que nos petites vanités, nos petites bienséances hypocrites n'étaient pas connues à Jérusalem, et qu'on pensait et qu'on s'exprimait autrement à Jérusalem, que dans la rue Saint-An-dré-des-Arcs. Rien n'est plus vrai ni plus juste. Pourquoi donc oublie-t-il cette vérité et cette justice, quand il juge l'original, lui qui le réclame pour une imitation, et une imitation très-infidèle ?

Il appelle un des plus beaux psaumes (le soixante-septième, *Ezurgat Deus*) une *chanson de corps-de-garde*. Quel ton et quel langage ! Ce psaume fut composé par David, lorsqu'il fit transporter l'Arche sur la montagne de Sion, où le temple devoit être bâti. La pompe lyrique de cette ode répond à celle de la cérémonie, qui fut aussi auguste qu'elle devoit l'être. Je mettrai ici au avant quelque trait de cette *chanson de corps-de-garde* ; et tous ceux qui se connaissent en esprit poétique, et qui ont l'idée des formes de l'ode, jugeront si on ne les retrouve pas même dans une prose fidèle, malgré la prodigieuse distance de la prose au langage mesuré.

Chantez Dieu, chantez son nom sur vos instruments : préparez la route à celui qui monte au-dessus des Cieux. Son nom est le Seigneur : réjouissez-

(1) 2 Reg. 12. v. 7.

(2) Ps. 26. v. 12.

(3) On peut bien dire son *cantique*, car ce n'est pas celui de Salomon.

vous en sa présence ; mais que les méchants tremblent à la vue du père des orphelins et du défenseur des veuves... Dieu mettra sa parole dans la bouche des héros chargés de l'annoncer, et cette parole est puissante... La montagne de Dieu (1) est fertile : pourquoi regardez-vous à la fertilité des autres montagnes ? y en a-t-il comme celle de Sion ? C'est là que le Seigneur se plaît à faire sa demeure ; c'est là qu'il a fixé son séjour à jamais... Le char de Dieu y est porté sur des milliers d'anges qui chantent des cantiques de joie : le Seigneur est là dans son sanctuaire, comme sur les sommets de Sinaï... O Dieu ! votre peuple a vu votre marche ; il a vu la marche de mon Dieu, de mon roi, qui habite dans le Saint des saints. Les princes des tribus s'avançaient les premiers, suivis des chœurs avec leurs instruments, et des jeunes vierges avec leurs tambours ; ils chantaient : *Bénissez le Seigneur*... Là étoit le jeune Benjamin dans l'extase de la joie ; là les princes de Juda, à la tête de tous, etc.

Le poète ne met-il pas devant vos yeux toute la marche religieuse ? tout n'est-il pas en mouvement dans le style comme dans la fête ? Dieu n'est-il pas lui-même au milieu de la cérémonie ? Le poète ne l'y a-t-il pas transporté ? Et cette tourture qui est si fort dans le goût des anciens : Les princes des tribus s'avançaient les premiers, cette manière de mettre au passé ce qui est au présent, comme si le poète parlait déjà dans la postérité et la représentait ? Bien-tôt il s'adresse à Dieu, et les figures sont également hardies et animées, soit dans la pensée, soit dans l'expression.

Commandez à votre puissance d'être avec nous, épouvantez les bêtes féroces des roseaux du Nil (les Égyptiens), les puissants qui viennent nous écraser sous leurs chars aux roues d'argent ; repoussez les peuples qui veulent la guerre, et il viendra des envoyés d'Égypte ; l'Éthiopie étendra ses mains vers le Seigneur, etc.

L'ode a-t-elle un élan plus rapide ? Demandez aux Pindare, aux Horace, aux Malherbe, aux Rousseau, s'ils désireraient autre chose dans un chant d'inauguration, et s'ils voudraient être autrement inspirés. Sans doute il manque ici le charme de l'harmonie, qui est le premier pour l'effet universel ; mais je parle à ceux qui connaissent le genre et l'art, et qui sont en état de juger un poète réduit en prose, *dijecit membra poetæ*, comme dit Horace : qu'ils disent si la poésie, quoique toute décomposée, ne résiste pas à cette épreuve, la plus périlleuse de toutes ?

Mais pourquoi donc Voltaire n'a-t-il vu là qu'une *chanson de corps-de-garde* ?

C'est que lui-même en a fait une sur un verset de ce psaume, précisément comme Scarron fait sept ou huit vers de parodie sur un vers de Virgile.

Ayez soin, mes chers amis,

De prendre tous les petits,

(1) C'est le nom qu'on donnait à la montagne de Sion.

Encore à la mamelle.
 Vous étrenez leur cervelle
 Contre le mur de l'infidèle,
 Et les chiens s'engraissent
 De ce sang qu'ils lècheront.

Il étoit si charmé de ce petit morceau, que je le lui ai entendu chanter pendant trois mois. Voici maintenant le texte de David : « Le Seigneur a dit : J'enlèverai mes ennemis de la terre de Basan, et je les précipiterai dans l'abîme; et toi, mon peuple, tes pieds seront teints du sang de tes oppresseurs, et les chiens lècheront ce sang. »

Racine n'a pas eu la même horreur de ces chiens et de ce sang, et en a tiré ces vers d'Althalie, admirés partout et toujours applaudis :

Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux,
 Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.

Qui croirait que ce fut Voltaire qui logea la muse de Racine au corps-de-garde, par aversion pour celle de David? Qui ne sait que ces images de vengeance et de carnage n'ont jamais déparé la poésie, et que le différent goût des langues ne fait que les colorier diversement sans toucher au fond? Et quand on se souvient qu'ici ces images prophétiques traçaient par avance la punition d'Achab et de Jézabel, à qui un prophète dit, après l'abominable meurtre de Naboth : *En ce même endroit où les chiens ont léché le sang de votre victime, ils lècheront votre sang et celui de vos frères*; quand on se rappelle que ce qu'il y a de terrible dans cet exemple et dans cette peinture n'a été employé que pour effrayer le crime, que reste-t-il à dire contre l'un et l'autre?

Si l'on nous montrait Virgile dans la version d'un écologiste; pour nous donner une idée de Virgile, si l'on traduisait ce vers, tiré de la description de l'Étna :

Attolitque globos flammarum et sidera lambit.

« Il élève des globes de flamme et lèche les astres (1), » est-ce Virgile qu'on nous aurait montré? C'est pourtant ce que fait Voltaire de David : Il traduit ainsi, de ce même psaume, un passage qu'on vient de voir dans ce que j'ai cité : « La montagne de Dieu est grasse; pourquoi regardez-vous les montagnes grasses? » Il feint d'ignorer que le mot *pinguis*, qui en latin est du style noble, signifie aussi bien fertile que gras; mais il lui fallait le mot gras et grasse, pour faire rire. Le beau triomphe! Je sais bien que ceux qui aiment en lui son grand talent, mais non pas au point de se refuser à l'évidence, baisseront ici les yeux et rougiront pour lui; mais à qui la faute, et qui aime

(1) *Lambere* (lécher) est en latin aussi noble que sonore, et la métaphore est ici fidèlement pittoresque, parce que le mouvement de la flamme imite en effet celui de la langue qui se courbe et se replie en léchant. Voilà pourquoi le vers est si beau en latin. En français, le mot *lécher* est peu agréable, difficile à faire entrer dans le style noble, et surtout impossible à joindre ici avec les astres, autre terme figuré pour dire le ciel. Un équivalent est donc nécessaire, sans quoi vous rendriez ridicule ce qui est beau : c'est le cas où la fidélité littérale est un mensonge.

plus que moi son talent? mais la vérité est avant tout.

Il eût été plus digne d'un homme si éclairé, de rechercher quels ont été et quels devaient être naturellement les caractères de l'ancienne poésie hébraïque, et les rapports qu'elle devait avoir avec le langage, la religion et les mœurs de ces temps reculés. Personne ne devait nous apprendre mieux que lui, que la critique ne consistait pas à n'apprécier le génie antique que sur le goût moderne, mais à observer et reconnaître ce génie en lui-même, les procédés qu'il a suivis et dû suivre, et le genre de beauté qui en est résulté; à discerner en quoi et pourquoi ces compositions des premiers temps devaient différer des nôtres, sans que la disparité fût une raison d'infériorité. C'est là qu'il fallait appliquer ce goût véritablement philosophique, qui sait démêler à chaque époque ce qui est conforme en soi aux notions essentielles du beau, et ce qui ne tient qu'à des convenances locales, à des nuances particulières à chaque langue, à des délicatesses d'idiome ou d'opinion, qui sont des lois dans tel temps et dans tel pays, et qui n'en sont pas ailleurs. C'est par de tels examens et de telles comparaisons, que l'esprit s'enrichit, et que s'affermirait le jugement; et qui eût mieux réussi en ce genre, qui est celui de la vraie critique, que cet homme, qui avait un talent singulier pour rendre l'instruction et même l'érudition agréables? Il eût fait en littérature ce que Fontenelle a fait avec tant de gloire dans les sciences. Mais il lui a toujours manqué, même en critique purement littéraire, un fonds de solidité et d'équité, un accord constant de vues générales; deux choses incompatibles avec l'extrême vivacité de ses conceptions, et la violence et la mobilité de ses passions.

Je ne prétendrais point faire ce qu'il n'a pas fait, quand même j'en aurais la faculté, parce que ce n'est pas ici le lieu de traiter à fond cette matière. Je me bornerai donc à indiquer en peu de mots ce qui tient à mon objet, et ce qu'il est nécessaire de considérer avant tout, pour évaluer les censures injustes, réparées contre l'ouvrage que j'ai traduit.

La poésie des Hébreux a généralement les caractères que dut avoir la poésie dans sa première origine chez tous les peuples qui l'ont cultivée. Née de l'imagination (car il ne s'agit pas encore de l'inspiration divine), elle est élevée, forte et hardie. Il est certain qu'elle était métrique; mais les Hébreux même ignorent aujourd'hui quelle était la nature du mètre. Le mot de leur langue qui répond au *carmen* des Latins, au vers des Français, offre proprement l'idée d'un discours coupé en phrases concises, et mesurées par des intervalles distincts. Ce que nous appelons style poétique, répond chez eux à un mot que les interprètes grecs ont rendu par celui de *parabole*; c'est-à-dire un discours sententieux et figuré, plus ou moins sublime, selon le sujet, mais toujours moral. Il tient de ce que nous appelons, parmi les figures de style, d'après les rhéteurs grecs, allégorie ou métaphore continuée; les psaumes en sont pleins.

On sait d'ailleurs que l'allégorie est proprement l'esprit des Orientaux, celui qui se montre partout dans leurs écrits de tout genre, et même dans leur conversation; et c'est ce qui les a conduits à l'invention de l'apologue.

Il suffit de faire quelque attention à ce que nous nommons *caractères* dans la Vulgate, pour y apercevoir à tout moment, malgré l'éloignement de l'original, des formes régulières et symétriques qui paraissent y avoir été habituellement les mêmes. Le verset est d'ordinaire composé de deux parties, ou analogues ou opposées; mais l'analogie est beaucoup plus fréquente que l'opposition (1). Ce procédé paraît fort simple; il peut tenir à deux raisons : 1^o au rapport de la phrase poétique avec la phrase musicale (car la musique et la poésie ne se séparaient pas), et les deux phrases étaient alors également composées de deux parties; elles le sont quelquefois de trois, toujours avec le même air de symétrie; 2^o à la nature de la langue hébraïque. Ceux qui l'ont étudiée s'accordent à dire qu'elle n'a pas un grand nombre de mots; qu'elle a peu de particules de liaison, de transition, de modification, et que ses termes ont plus de latitude indéfinie que de nuances marquées; ce qui prouve une sorte de pénurie dans l'idiome, et ce qui produit la difficulté dans la traduction. Il en résulte aussi l'absence de ce style périodique, qui nous charme dans les Grecs et les Latins. La période, en vers comme en prose, ne peut marcher qu'à l'aide de beaucoup de molles qui la rendent aisée, nombreuse et variée. Ces molles sont dans les éléments de la construction; ils paraissent manquer aux Hébreux, et nous-mêmes sommes inférieurs en ce point aux Grecs et aux Latins, au moins pour la diversité et l'effet des moyens.

Il suit que, dans la diction des Hébreux, les phrases doivent être coupées, concises, et en général uniformes, et de là le style sententieux : que dans leur poésie, les formes doivent être habituellement répétées et correspondantes, parce qu'ils ont cherché dans des retours symétriques l'agrément qu'ils ne pouvaient trouver dans le nombre et la variété, comme nous-mêmes avons eu recours à la rime, au défaut d'une prosodie aussi accentuée que celle des Grecs et des Latins : et la rime n'est aussi qu'un genre de symétrie. De là encore, si la phrase des Hébreux est concise, leur style doit manquer souvent de précision, et les idées y sont reproduites avec des différences légères, pour conserver le rapport des formes. Mais il en arrive aussi que leur poésie est singulièrement animée et audacieuse, parce qu'ils substituent les mouvements

(1) Un exemple suffira pour indiquer cette marche au lecteur :

Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam; — et secundum multitudinem miserationum tuarum dele iniquitatem meam.

Amplius lava me ab iniquitate mea; — et a peccato meo munda me.

Quoniam iniquitatem meam ego cognosco; — et peccatum meum contra me est semper.

aux liaisons qu'ils n'ont pas; que leur expression est très-énergique, ne pouvant guère être nuancée; que chez eux la métaphore est plus hardie que partout ailleurs, parce que les figures sont un besoin dans une langue pauvre, au lieu qu'elles sont un ornement dans une langue riche. Ce que nous rendons par des termes abstraits, ils l'expriment le plus souvent par des relations physiques; et c'est surtout ce défaut de mots abstraits qui fait que chez eux presque tout est image, emblème, allégorie. Rien ne prouve mieux cette vérité, qui n'est bien entendue que des hommes très-instruits, que le génie du style et des écrivains est naturellement modifié par celui des langues, et que les différentes beautés des productions des différents peuples dépendent non-seulement de ce que leur donne leur idiome, mais même de ce qu'il leur refuse.

Il est dans le progrès des choses, que les langues qui se sont formées dans la succession des temps, chez des peuples favorisés par la nature et le climat, tels que les Grecs et les Latins, aient été beaucoup plus abondantes que celles des premiers siècles, en tout ce qui appartient aux idées mixtes, aux modifications du discours, aux raffinements de la pensée, qui suit celui des mœurs et des usages. C'est de tout cela que se forme le fini de la composition dans les détails; mais rien ne serait plus désavantageux que de l'exiger des ouvrages nés dans les âges antiques. Il ne faudrait pas même l'y désirer; car ce qu'ils ont de plus précieux, est précisément cette beauté primitive et inculte qu'on aime à rencontrer dans les œuvres de l'esprit humain, aux époques les plus lointaines, et qui se passe très-bien de l'élégance des purées modernes : celle-ci est un mérite, sans doute, mais pour nous seuls, et n'était pas un devoir il y a trois mille ans.

Or, ce genre de beauté, d'autant plus remarquable qu'il est absolument le même à de grandes distances, de Job à Moïse, de Moïse à David, et de David à Isaïe, est encore si réel et si éminent, que nos plus habiles versificateurs ont mis beaucoup d'art et de travail à s'en rapprocher, et ne l'ont pas toujours égalé. Que d'essais n'a-t-on pas faits en ce genre sur les psaumes? Et le seul Rousseau peut soutenir habituellement la comparaison, et pas toujours. Je n'en voudrais pour preuve que le psaume *Coli enarrans*. Il est vrai que dans la première strophe, Rousseau s'est beaucoup trop laissé aller à la paraphrase; mais fut-elle meilleure, elle vaudrait difficilement ce premier verset : « Les Cieux racontent la gloire de l'Éternel, et le firmament annonce l'ouvrage de ses mains. » (Quelle majestueuse simplicité! et combien en est loin ce commencement, malgré toute l'élégance des deux vers!

Les cieux instruisent la terre

A révérer leur auteur.

D'Alembert, qui là-dessus n'était pas suspect de prévention, regrette la touchante naïveté du cantique d'Ezéchias, jusque dans cette immortelle imitation

qu'en a faite Rousseau, dont cette ode est peut-être la plus parfaite. Je crois que d'Alembert avait raison en un sens; mais peut-être ne sentait-il pas assez l'harmonie enchanteuse du cantique français: elle est telle qu'on peut la mettre en compensation pour tout le reste; et il faut tenir compte de ces sortes d'équivalents, quand il n'est pas possible de trouver dans sa langue la même espèce de mérite que dans l'original; et je suis convaincu qu'on ne le peut pas.

Racine ne s'est élevé si haut, au-delà de tous les poètes français, dans Esther et dans Athalie, que parce qu'il y a fondé la substance et l'esprit des Livres saints, plutôt qu'il n'en a essayé la traduction. C'est vraiment un coup de maître; car il a su échapper ainsi au parallèle exact, et il est devenu pour nous original. C'est un prophète d'Israël qui écrit en français; aussi n'avons-nous rien de comparable au style d'Esther et d'Athalie. Mais quand il traduit expressément un passage distinct, alors Racine lui-même, tout Racine qu'il est, reste quelquefois au-dessous de David. En voici la preuve:

*J'ai vu l'impie adoré sur la terre,
Paré au cèdre, il cachait dans les cieus
Son front audacieux.*

*Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus:*

Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

Certes, le poète a fait ici ce qu'il y avait de mieux à faire: il a eu recours à la richesse et à l'éclat de la plus magnifique paraphrase, dans l'impossibilité d'égaliser la sublime concision de l'original. Mais enfin, mettez ces beaux vers en comparaison avec le verset de la Vulgate, fidèlement rendu en prose: « J'ai vu l'impie élevé dans la gloire, haut comme les cèdres du Liban; j'ai passé, et il n'était plus. » Il n'y a personne qui ne donne la palme à l'original, par un cri d'admiration; les vers de Racine sont de l'or parifié, mais le lingot est ici.

On doit bien s'attendre que mon dessein n'est pas d'énumérer les beautés sans nombre répandues dans les psaumes: le commentaire excéderait le texte; mais je ne crois passer aucune mesure, en rappelant du moins quelques endroits marqués par différents genres de beauté.

Mouvements, images, sentiments, figures, voilà, sans contredit, l'essence de toute poésie. Nous ne pouvons pas parler ici du nombre, qui chez les Hébreux nous est inconnu. Voyons ce qui s'offre à nous dans tout le reste.

Voltaire s'est beaucoup moqué de l'*In exitu*, à cause des montagnes et des collines, comparées aux béliers et aux agneaux. Il aurait pu se moquer de même, et avec aussi peu de raison que Lamotte et Perrault, du carnage que fait un guerrier dans les bataillons qui plient, comparé, dans l'Iliade, au ravage que fait un *âne* lâché dans un champ de blé. Il n'en est pas moins vrai que, si les *ânes*, les *béliers* et les *agneaux*, etc., ne sont pas noblement à nos oreilles, il ne s'ensuit pas qu'il en fût de même chez les Grecs et les Hébreux.

ni même chez les Latins, puisque le goût sévère de Virgile ne lui défend pas d'assimiler les agitations de la reine Amante tourmentée par Alceon, au mouvement d'un sabot sous le fouet des enfants. Il n'est pas moins vrai non plus, que les secousses des montagnes et des collines, ébranlées par un violent tremblement de terre, sont fidèlement représentées par les bondissements d'un troupeau; et de la même cette expression reçue chez les marins, *la mer monte*, pour dire qu'elle est agitée. Laissons donc ces nuances du langage, qui ne décident rien d'un peuple à un autre, et voyons si dans la marche de l'ode, il y a quelque chose de plus beau que ce même commencement du psaume, dont le sujet est la sortie d'Égypte et les prodiges qui l'accompagnèrent. Songez surtout que vous jugez un poète mis en prose dans une langue étrangère, et voyez si, dans cette épreuve même, il doit craindre le jugement des connaisseurs.

« Lorsqu'Israël sortit de l'Égypte, et Jacob du milieu d'un peuple barbare, la Judée devint le sancuaire du Seigneur, Israël fut le peuple de sa puissance. »

« La mer le vit et s'enfuit; le Jourdain remonta vers sa source. Les montagnes bondirent comme le bélier, et les collines comme l'agneau. »

« Mer, pourquoi as-tu fui? Jourdain, pourquoi as-tu reculé vers ta source? Montagnes, pourquoi avez-vous bondi comme le bélier, et vous, collines, comme l'agneau? »

« C'est que la terre s'est émue devant la face du Seigneur, à l'aspect du Dieu de Jacob, du Dieu qui change la pierre en fontaine, et la roche en source d'eau vive. »

« La gloire n'en est pas à nous, Seigneur; donnez-la toute entière à votre nom, à votre bonté pour nous, à la vérité de vos oracles, de peur que les nations ne disent quelque jour où donc est leur Dieu? Notre Dieu est dans les cieus, il a fait tout ce qu'il a voulu. »

Si ce n'est pas là de la poésie lyrique, et du premier ordre, il n'y en eut jamais; et si je voulais donner un modèle de la manière dont l'ode doit procéder dans les grands sujets, je n'en choisirais pas un autre: il n'y en a pas de plus accompli. Le début est un exposé simple, rapide et imposant. Le poète raconte des merveilles inouïes, comme il raconterait des faits ordinaires; pas un accent de surprise (1) ni d'admiration, comme n'y aurait pas manqué tout autre poète. Le Psalmiste ne veut pas parler lui-même de l'idée qu'il faut avoir des merveilles qu'il trace. Il veut que ce soit toute la nature qui rende témoignage au maître à qui elle obéit. Il l'interroge donc tout de suite, et de quel ton? « Mer, pourquoi as-tu fui? Jour-

(1) Il n'y a qu'une manière d'expliquer comment on expose si uniment des prodiges si extraordinaires; c'est de celui qui en parle ici est celui qui les a faits; et c'est de lui qu'il est dit dans un autre psaume: *Nihil est mirabile in conspectu ejus.* « Rien n'est merveilleux devant lui. »

« dain, etc. » Je cherche quelque chose de comparable à cette brusque et frappante apostrophe, et je ne trouve rien qui en approche. Il interpelle la mer, le fleuve, les montagnes, les collines, et avec quelle sublime brièveté! et dans l'instant vous entendez la mer, le fleuve, les montagnes, les collines, qui répondent ensemble: « Eh! ne voyez-vous pas que la terre s'est émue devant la face du Seigneur? Et comment ne serait-elle pas émue à l'aspect de celui qui change la pierre en fontaine, et la roche en source d'eau vive? » Car ce sont là les liaisons supprimées dans cette poésie rapide. Le poète aurait pu aussi mettre en récit ce miracle, comme il a fait des autres; mais il préfère de le mettre dans la bouche des êtres inanimés: est-ce là un art vulgaire? Ce n'est pas tout: des mouvements nouveaux et affectueux succèdent à ceux de la prosopopée: « La gloire n'en est pas à nous, Seigneur, etc. »

Je connais comme un autre, Horace et Pindare; mais, si j'ose le dire sans manquer de respect pour ce qui est sacré, en le rapprochant du profane, l'Esprit saint qui n'avait pas besoin, pour agir sur nous, de remporter la palme de l'esprit poétique, apparemment ne l'a pas dédaignée; car, à coup sûr, les vrais poètes ne la lui disputeraient pas.

Que serait-ce si j'appelais ici toute son école? Moïse, Isaïe, Jérémie, Habacuc, tous les prophètes: si j'en traçais dans le détail de tout ce qu'ils ont d'étonnant et de vraiment incomparable? Mais tous ont un grand défaut dans l'opinion de nos jours: on les chante à l'église, et comment peut-il y avoir quelque chose de beau à vépres? Si cela se trouvait, ou plutôt si l'était possible que cela se trouvât dans les écrits d'un brame de l'Inde, dans un poète arabe ou persan, quel concert de louanges! l'admiration ne tarirait pas. Je ne l'épuiserais point sur les psaumes; mais continuons à les examiner comme je m'y suis engagé.

S'agit-il des figures de diction, des tropes, des métonymies, des métaphores? David dit à Dieu: « La mer a été votre route, les flots ont été vos sentiers, et l'œil ne verra pas vos traces. » Ce dernier trait est du vrai sublime.

Vent-il peindre l'infamie du culte idolatrique? Israël échangea la gloire du culte divin contre l'image d'un animal nourri d'herbe. « Y a-t-il un langage plus brillant et plus expressif? »

Désire-t-on que les tournures du sentiment se joignent à l'énergie des figures? il n'y a qu'à entendre David parler de la miséricorde divine: « Quoi! Dieu oublierait de faire grâce! Il retiendrait sa bonté enchaînée dans sa colère! »

A-t-il à caractériser l'insolence de la prospérité des méchants! « Leur iniquité sort toute orgueilleuse du sein de leur abondance. Ils sont comme enveloppés de leur impiété, et recouverts du mal qu'ils ont fait.... Le méchant a été en travail pour produire l'iniquité: il a conçu le mal et enfanté le crime. » Quelle suite d'expressions fortement figurées! et tout est traduit sur les mots de la Vulgate:

si cela ne se retrouve pas dans les autres traductions, c'est que l'originalité de ce style les a effrayés; ils ont eu peur d'être si fidèles, et dans leur paraphrase, ils n'ont conservé que le sens.

N'oublions pas que la plupart des poètes français ont puisé ici comme dans un trésor commun, et par leurs emprunts et leurs imitations, nous ont rendu, pour ainsi dire, familier ce qu'il y a de plus grand dans l'Écriture. Mais lorsqu'il s'agit de juger, il est juste de remonter à la date, et de se rappeler que rien n'est antérieur à ce que nous admirons ici. Racine a dit dans ses chœurs:

Abaissez la hauteur des cieus,

Et Voltaire, dans la lienriade:

Viens, des cieus enflammés abaisser la hauteur.

Mais celui qui a dit le premier, *inclinauit celos et descendit*: « il a abaissé les cieus et il est descendu, » n'en demeure pas moins le poète qui a tracé, en trois mots, la plus imposante image que jamais l'imagination ait conçue. Et que de force et d'éclat dans le morceau entier! (Ps. 17.) David, vainqueur d'une foule d'ennemis étrangers et domestiques, des Syriens, des Phéniciens, des Hébreux, des dix tribus révoltées, chante le Bien qui l'a fait vaincre, et qui s'est déclaré l'ennemi des ennemis d'Israël. Il représente les effets de sa toute-puissance, dans un de ces tableaux prophétiques qui ont un double objet, et qui montrent d'un côté le Très-Haut, tel qu'il s'était manifesté si souvent en faveur de son peuple; et, de l'autre, Jésus-Christ son Verbe, tel qu'il doit se manifester à la fin des temps. J'invoite ceux qui ont vu dans Homère et Virgile l'intervention des dieux au milieu des combats des Grecs et des Troyens, Neptune frappant la terre de son trident, le Scamandre desséché, les murailles de Troie déracinées par la main des immortels, à comparer toutes ces peintures avec celle-ci:

« Sa colère a monté comme un tourbillon de fumée; son visage a paru comme la flamme, et son courroux comme un feu ardent. Il a abaissé les cieus, il est descendu, et les nuages étaient sous ses pieds. Il a pris son vol sur les ailes des Chérubins; il s'est élancé sur les vents. Les nues amoncelées formaient autour de lui un pavillon de ténèbres: l'éclat de son visage les a dissipées, et une pluie de feu est tombée de leur sein. Le Seigneur a tonné du haut des cieus; le Très-Haut a fait entendre sa voix; sa voix a éclaté comme un orage brûlant. Il a lancé ses flèches et dissipé ses ennemis; il a redoublé ses foudres, qui les ont renversés. Alors les eaux ont été dévoilées dans leurs sources, les fondements de la terre ont paru à découvert, parce que vous les avez menacés, Seigneur, et qu'ils ont senti le souffle de votre colère. »

Quelle supériorité dans les idées, dans les expressions! car elles sont ici littéralement rendues. *Apparuerant fontes aquarum, et revelata sunt fundamenta orbis terrarum.* Voilà bien le sublime d'idée et d'expressions, et ce que le Psalmiste ajoute tout de suite

est encore au-dessus : « parce que vous les avez mérités, etc. » *Ab increpatione tua, Domine, ab inspiratione spiritus in ira tua.* Neptune frappe de son trident, Pallas arrache les fondements de Troie : ce n'est pas à le Dieu de David. La terre l'a entendu menacer, elle a senti le souffle de sa colère. Il n'en faut pas davantage, et l'univers froissé se montre dans un état de dépendance et de soumission, et semble attendre que l'Éternel détruise tout, comme il a fait tout, d'un signe de sa volonté.

Avouons-le, il y a aussi loin de ce sublime à tout autre sublime, que de l'esprit de Dieu à l'esprit de l'homme. On voit ici la conception du grand dans son principe : le reste n'en est qu'une ombre, comme l'intelligence créée n'est qu'une faible émanation de l'intelligence créatrice ; comme la fiction, quand elle est belle, n'est encore que l'ombre de la vérité, et tire tout son mérite d'un fond de ressemblance. Vous trouverez partout, avec l'œil de la raison attentive, les mêmes rapports et la même disproportion, toutes les fois que vous rapprocherez ce qui est de l'homme de ce qui est de Dieu, seul moyen d'avoir de l'un et de l'autre l'idée qu'il nous est donné d'en avoir ; et c'est ainsi qu'étant toujours très-imparfaite, comme elle doit l'être, du moins elle ne sera jamais fautive. Cette grandeur originelle et par conséquent divine, puisque toute grandeur vient de Dieu, qui est seul grand, est partout dans l'Écriture, soit que Dieu agisse ou parle dans le récit, soit qu'il parle dans les prophètes. Je n'en citerai qu'un exemple, dont je ne doute pas que l'impression ne soit la même sur tous les lecteurs judicieux.

Les Israélites que Dieu éprouvait en les faisant errer dans le désert avant d'entrer dans la terre promise (figures de la vie du temps et de celle de l'éternité), se trouvent pour la seconde fois dans les solitudes de Sin, au même endroit où Moïse avait frappé le rocher pour en faire sortir l'eau qui leur manquait. Elle leur manque de nouveau : *ils murmurent*, et Moïse *crie au Seigneur*, qui lui dit : « Parlez au rocher : il en sortira de l'eau, et ce peuple boira. » Moïse ne fait pas attention à la parole du Seigneur, et frappe deux fois le rocher ; l'eau en sort comme la première fois ; mais Dieu est offensé, et lui dit : « Parce que vous n'avez pas cru à ma parole, et que vous ne m'avez point rendu gloire devant ce peuple, vous n'entrerez point dans la terre promise. »

Qui se serait attendu au reproche et à la punition ? N'a-t-on pas envie de prendre la parole en faveur de Moïse, et de dire à Dieu : Seigneur, en quoi donc a-t-on manqué de foi ? Cette verge dont j'ai touché la pierre, n'est-elle pas la même qui en avait déjà fait sortir une source, parce que vous l'avez voulu ? N'est-ce pas celle que vous avez mise en mes mains, comme le docile instrument de vos merveilles ? N'est-ce pas celle que j'ai étendue sur le Nil, quand je changeais ses eaux en sang, celle que j'ai étendue sur la mer Rouge, quand j'ouvris ses flots devant Israël ? Mais Moïse se garde de rien répondre ; il reconnaît sa faute, dès qu'il est

repris ; il conçoit très-bien que Dieu lui aurait dit : Pourquoi avez-vous pensé que moi pouvois être attaché à cette baguette ? Tous les moyens ne me sont-ils pas égaux, et le choix ne dépend-il pas de moi seul ? Je vous ai dit, *parlez au rocher* : pourquoi n'avez-vous pas cru à ma parole ? Avez-vous en peur que la votre manquât de puissance, quand c'est moi qui la mets dans votre bouche ? Pourquoi frapper, quand j'ai dit : *parlez* ? Il faut croire et obéir.

C'est là ce que l'Écriture offre à toutes les pages ; et qu'y a-t-il ailleurs qui soit de cet ordre d'idées, si supérieur à tout ce que les hommes ont écrit de la Divinité ? Quel est donc ce Dieu qui n'est nulle part ce qu'il est ici ? Ah ! c'est qu'il n'a parlé nulle part, et qu'il parle ici ; c'est qu'il n'y a que lui qui sache comment il faut parler de lui ; et s'il est vrai, comme la raison n'en peut douter, que l'Écriture seule nous donne de Dieu ces idées également hautes et justes, également admirables et instructives, qui produisent à la fois le respect et la lumière, il est donc démontré que l'Écriture est divine, et que nous n'avons la véritable idée du grand que par la foi, parce qu'il n'y a de vraiment grand que le Dieu qui la donne.

En effet, si quelque lecteur, persuadé par le parallèle que j'ai commencé à établir, et reconnaissant avec moi que David et Moïse sont tout autrement sublimes qu'Homère et Virgile, se bornait à ne voir là qu'une affaire de goût et de tact, et en concluait seulement que les contempteurs des Livres saints, il se tromperait beaucoup, et me ferait un honneur que je ne mérite pas plus que que je ne m'en soucie. Beaucoup de personnes ont autant et plus de critique que moi, et apparemment Voltaire n'en manquait pas. Pourquoi donc n'a-t-il rien vu de tout cela ? et pourquoi moi-même ne l'ai-je pas vu quand je ne lisais la Bible qu'avec les yeux d'un homme de lettres ? Suis-je devenu tout-à-coup plus savant que je n'étais en littérature ? Non, sans doute, et je n'en ai pas appris sur Homère, Virgile et Pindare, plus que je n'en disais dans mes leçons publiques, il y a dix ans. Comment donc n'ai-je eu des aperçus nouveaux que sur les écrivains sacrés, que j'avais lus tout comme les auteurs profanes ? Ce sont ces mêmes Livres saints qui m'en rendent raison : c'est que mes yeux étaient fermés, et qu'ils se sont ouverts ; *eratis aliquando tenebræ : nunc autem lux in Domino* ; c'est que l'étude de la loi de Dieu enseignée tout ce qu'il importe le plus de savoir, dès qu'on ne lit point sa parole avec l'intention d'une critique orgueilleuse, et dès lors nécessairement vaine et mensongère. Toutes les clartés que nous pouvons avoir d'ailleurs ne vont pas au-delà des objets frivoles, et n'atteignent pas l'essentiel ; car l'essentiel pour l'âme raisonnable et immortelle, est certainement dans les rapports de l'homme à Dieu et du temps à l'éternité : c'est là que tout rentre et doit rentrer, et sans cela tout n'est rien. Ainsi la foi que l'on traite de *petitesse* et de *simplicité*, est en effet pour l'homme la seule vérité et la seule grandeur. J'avoue que Dieu

seul peut la donner ; mais il ne la refuse jamais à qui la demande avec un cœur simple et droit : c'est lui-même qui nous la dit. « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom (dit Jésus-Christ), il vous le donnera. » La vérité est un jour qui brille à tous les yeux ; mais il ne faut pas les fermer : c'est l'orgueil qui les ferme, et entre l'orgueil et la foi, il y a l'infini.

Est-ce par orgueil que David dit : « J'ai passé en intelligence tout ceux qui m'avaient enseigné ; j'ai passé les vieillards en sagesse. » Est-ce le plus humble des hommes qui parlerait ainsi, s'il n'ajoutait pas : « Parce que j'ai médité vos ordonnances, parce que c'est j'ai étudié tous vos commandements... Je suis devenu plus sage que tous mes ennemis, parce que je me suis attaché à vous pour toujours... Votre parole est la lampe qui dirige mes pas, et la lumière qui éclaire mes sentiers... Vos jugements sont l'objet de toutes mes pensées, et vos justices sont toute ma sagesse... » Ainsi David ne se glorifie jamais que dans la parole de Dieu, comme saint Paul dans la *croix de Jésus-Christ*. C'est le même esprit depuis Abraham jusqu'à David, et depuis David jusqu'au moindre des chrétiens de nos jours ; et cet esprit ne passera pas plus que la parole de Dieu même. *Verba mea non prateribunt.*

Si nous passions des peintures fortes aux images fines, et de la majesté à la douceur, quel poète n'en viendrait pas le coloris et le sentiment répandus dans cette prière à Dieu pour en obtenir les présents de la terre et des saisons ?

« Vous visiterez la terre, et vous la féconderez ; vous multiplieriez ses richesses ; le grand fleuve (1) est rempli de l'abondance des eaux. La terre a prêté par la nourriture des hommes, parce que vous l'avez destinée à cet usage. Pénétrez son sein de la rosée, fertilisez ses germes ; et ils se réjouiront des influences du ciel. Vous bénierez la terre, et vos bénédictions seront la couronne de l'année, et les campagnes seront couvertes de vos dons. Les déserts mêmes s'embelliront de fécondité, et les collines seront revêtues d'allégresse ; et les vallons enrichis de la multitude des grains élèveront la voix et chanteront l'hymne de vos louanges. »

S'il est particulièrement de la poésie d'animer et de personifier tout, on voit que rien n'est plus poétique que le style des psaumes et des prophéties. Tout y prend une âme et un langage : *La couronne de l'année, les collines revêtues d'allégresse, les germes qui se réjouissent, les vallons qui chantent la louange*, etc., ce sont les figures du texte ; y en a-t-il de plus heureuses et de plus brillantes ? Mais d'où vient que tout est vivant et sensible dans la poésie des Livres saints, et avec une sorte de hardiesse et d'intérêt qui n'est point ailleurs ? C'est encore ici le même principe ; c'est encore cette idée mère qui féconde toutes les autres, l'idée d'un grand Être qui donne l'être à tout ce qui compose l'univers pour ces chantres inspirés ; l'action

(1) Le Jourdain.

du Créateur qui se fait sentir incessamment à tout ce qui est créé, est une voix qu'ils entendent, et l'obéissance des créatures est une voix, et leurs besoins sont une voix. Telle est la rhétorique des prophètes ; c'est là surtout qu'ils puisent leurs figures ; est-il étonnant qu'elles soient au-dessus de celle de l'art ?

La délicatesse de nos critiques du jour sourit avec dédain, quand David et les trois enfants de Babylone appellent successivement toutes les créatures, le soleil, la lune, la terre, les mers, les animaux, etc., pour les inviter à *bénir le Seigneur*. Je n'aperçois là qu'un sentiment profond de la reconnaissance, qui, voyant l'homme entouré de tous les êtres créés pour lui faire du bien, ne trouve pas que ce soit assez de lui seul pour louer et bénir un si magnifique bienfaiteur. Il ne peut pas comme Dieu, appeler toutes les étoiles, chacune par son nom (1), parce qu'il n'y a que celui qui les a faites qui puisse les appeler ainsi. Mais l'homme appelle du moins ce qu'il peut nommer, et il n'a pas trop de tout ce qu'il connaît dans la nature pour chanter avec lui son auteur. Est-ce que l'amour et la reconnaissance ont jamais assez d'organes ? Que cet enthousiasme est noble et saint pour le cœur ! et que la censure est froide et petite pour le goût !

Lisez tous les poètes de la Bible, placés à de longs intervalles dans les siècles : partout le même fond de génie, partout la même manière de penser, de sentir, de s'exprimer, sans autre différence que celle qui tient au sujet ; et cette uniformité d'idées et de sentiments qui sont au-dessus de l'homme, comme la raison le démontre, et qui nulle part ailleurs ne se retrouvent dans l'homme, comme il est prouvé par le fait, ne dit-elle pas que tous ces écrivains n'ont eu qu'un même maître et une même inspiration ? Lisez cet ancien drame de Job, et ensuite le psame de la création (Ps. 105. *Benedicite, anima mea, Domino*), le plus fini peut-être de tous, à n'en juger que suivant les règles d'une critique humaine ; et David en célébrant les œuvres de Dieu, vous appellera Dieu lui-même parlant de ses œuvres à Job. Lisez aussi tout ce qu'on a écrit de plus estimé sur cette matière si souvent traitée en prose et en vers depuis Hésiode jusqu'à Ovide, et depuis Cicéron et Plin jusqu'à Buffon ; et vous ne nous citerez rien qui soit du ton et de la hauteur de ce psame, dont je ne rapporterai qu'un ou deux passages, quoique tout soit également fait pour être cité.

« Vous avez appris au soleil l'heure de son coucher. Vous répandez les ténèbres, et la nuit est sur la terre : c'est alors que les bêtes des forêts marchent dans l'ombre ; alors les rugissements des lionceaux appellent la proie, et demandent à Dieu la nourriture promise aux animaux. Mais le soleil s'est levé, et déjà les bêtes sauvages se sont retirées ; elles sont allées se replacer dans leurs tanières : l'homme alors sort pour le travail du jour, et accomplit son œuvre jusqu'au soir. »

Rien ne me semble plus beau que ce partage, si bien

(1) Omnibus cis nomina vocat.

marqué, du jour et de la nuit, entre l'homme qui vit de son travail, et l'animal qui vit de proie. La philosophie et la poésie ont pu le saisir, surtout depuis David; mais je ne me souviens pas et je ne crois pas qu'il soit nulle part tracé de même. Le dessein du Créateur est ici dans la pensée du poète, qui en rend compte avec la même autorité qu'il a conçue. Le poète est présent au conseil de la Providence, lorsqu'elle relègue, par un impérieux instinct, la bête féroce et redoutable dans le domaine de la nuit, et lui défendit de troubler l'œuvre de l'homme dans le domaine du jour. C'est cette même Providence qui apprit au soleil l'heure de son coucher; et quel est celui des Grecs et des Latins qui ait eu ces idées? Les chevaux du Soleil, et son char attelé par les Heures, et l'Aurore aux doigts de roses, sont les jeux d'une imagination inventive; mais ici la vérité est grande comme la puissance: et si on en revient à la poésie, l'haine sol d'Horace est très-ingénieux et la strophe est brillante: on rencontrera partout de beaux vers sur le soleil; y en a-t-il pourtant qui réunissent le double caractère du jour, la majesté et la douceur? Et la mer aussi a été le sujet de beaux vers en différentes langues: eh bien! qu'y a-t-il dans tous qui soit du genre de ces versets du même psame (*Benedic*)?

Comme elle est vaste cette mer qui étend au loin ses bras spacieux! Des animaux sans nombre se meuvent dans son sein, et les vaisseaux passent sur ses ondes. La nage ce grand dragon des mers que vous avez formé pour se jouer dans les flots (1) (*Quem formasti ad illudendum ei*.)

Il n'y a pas d'idée plus imprévue et plus extraordinaire. Quoiconque a voulu peindre ce terrible élément, a broyé des couleurs d'épouvante, et a paru effrayé pour effrayer les autres; c'est la route vulgaire. Le Psalmiste ne voit et ne fait voir que la puissance qui a préparé une demeure à d'innombrables créatures, et un passage à l'homme navigateur pour rapprocher les extrémités de la terre. Partout il montre les desseins du Créateur, parce qu'il ne chante que pour louer Dieu et instruire les hommes; et s'il parle de la baleine, de ce colosse des mers, Dieu l'a formé pour se jouer dans les flots! Ce dernier trait n'a pu venir dans l'esprit qu'à celui qui savait de source qu'il n'en a pas plus coté au Créateur pour envoyer des milliers de baleines se jouer dans l'Océan, que pour semer sur la terre des milliers de fourmis.

Les dieux de l'antiquité païenne avaient seuls le droit de jurer par le Styx; c'est tout ce qu'elle put imaginer pour donner un serment aux dieux. Malgré la puerilité de l'idée, j'avoue que l'oreille et l'imagination sont enchantées de ces vers harmonieux que Virgile a traduits d'Homère:

*Stygii per flumina fratris,
Per pice torrentes atraque voragine ripas,
Annuit, et totum nutu tremescit Olympum.*
La poésie de l'homme ne peut pas aller plus loin; mais

(1) La baleine.

il n'y a que le Dieu de Moïse et de David qui ait pu dire:

J'en ai fait le serment, j'ai juré par moi-même.

Per memetipsum juravi; et c'est là le serment d'un Dieu.

DE L'ESPRIT DES LIVRES SAINTS.

(Par le même.)

Comme l'esprit de foi et de sainteté est le principe de toutes les beautés des psaumes, il est aussi la réponse aux censures futiles que l'irrégion seule a dictées, et qu'on n'a vu écrire qu'avec elle. Il est tout simple que la critique d'un ouvrage soit inconséquente, quand elle en met de côté la nature et l'objet. Que dire de Voltaire, par exemple, qui met très-sérieusement sur la même ligne, comme poètes, David et le roi de Prusse?

Frédéric a plus d'art et connaît mieux son monde.

Il est plus enjoué, sa verve est plus féconde.

Il a tu son Horace, il l'imite, etc.

Il est sûr que David n'est pas enjoué, qu'il ne pouvait pas plus imiter que lire Horace, et que le monde qui connaissait Frédéric n'était pas celui pour qui David écrivait. Quel travers d'esprit dans ces rapprochements étranges, qui ne seraient encore qu'une bizarre ineptie, quand ils ne seraient pas de la dernière indécence! Mais lorsqu'on sait de plus le peu de cas qu'il faisait Voltaire des poésies du roi de Prusse, quoiqu'il les eût corrigées autant qu'elles pouvaient l'être, lorsqu'on sait qu'il l'appelait *Attila-Cotin*, quelle valeur peut-on attacher à l'opinion d'un homme qui se jure ainsi de la vérité et de son propre jugement, comme de toutes les bienséances? Quelle maladroite adulation pour un roi allemand, que rien n'oblige d'être un bon poète français, et qui, en admettant ce ridicule parallèle, serait encore aussi loin de David que de Voltaire! Laissons là ces écarts de l'esprit humain, qui ne sont pas moins le scandale du bon sens que celui de la religion, et voyons dans les choses ce qu'elles sont et ce qu'elles doivent être.

Tout ce qui est écrit l'a été pour notre instruction (1). Les Livres saints contiennent la science de Dieu, la science du salut. C'est pour cela qu'ils nous ont été transmis; ils doivent être la nourriture de notre âme, et Jésus-Christ notre maître nous a dit que l'homme vit de la parole qui sort de la bouche de Dieu. Il n'est pas surprenant que ceux qui ne la cherchent pas dans ces livres, n'y aperçoivent tout au plus que l'accessoire, c'est-à-dire, le mérite de la composition dans ce qu'il peut avoir d'analogie aux idées reçues en ce genre, quand l'esprit divin, qui parlait à des hommes, a cru devoir descendre à la perfection du langage humain: je dis descendre; car lors même que le style de l'écriture est au-dessus de tout autre, comme on vient de le voir, il est encore nécessairement au-dessous des idées divines.

(1) Quicumque scripta sunt, ad nostram doctrinam scripta sunt. Rom. 15. v. 4.

Mais avec cette disposition, malheureusement trop commune, à lire Moïse et David comme on lirait Horace et Homère, non-seulement on en perd la substance qui était pour notre âme, mais l'esprit même ne peut que s'égarer dans ses jugements, toutes les fois qu'il prendra pour des défauts dans les auteurs sacrés, ce qui pourrait en être dans les écrivains profanes, puisque les moyens ne doivent sûrement pas être toujours les mêmes, quand le but est différent. L'Esprit saint n'a pas écrit pour plaire aux hommes; mais pour apprendre aux hommes à plaire à Dieu.

Un des reproches que l'on fait le plus souvent aux psaumes, c'est la fréquente répétition des mêmes idées, des mêmes sentiments, des mêmes tours. Je pourrais m'en tenir à l'analyse succincte que j'ai donnée ci-dessus des procédés de la poésie hébraïque; je pourrais même faire remarquer qu'on a fait un reproche semblable aux poètes grecs; ce qui pourtant n'a diminué ni leur mérite ni leur réputation; et je renvoie là-dessus à la judicieuse apologie qu'en ont faite les meilleurs critiques. Celle de David, s'il en avait besoin, serait d'une tout autre importance, et proportionnée à celle de son ouvrage: ce n'est pas pour lui-même qu'il convient de l'indiquer, mais pour ceux à qui elle peut être utile.

Les chrétiens savent que les cantiques étant des poèmes religieux, d'abord faits pour être chantés dans les cérémonies publiques d'Israël, et destinés par la Providence à devenir pour nous des prières de tous les jours dans toute la suite des siècles, sont de continuelles élévations à Dieu, des invocations, des supplications, des actions de grâces, des entretiens de l'homme avec Dieu, des exhortations et des leçons pour ses serviteurs, des menaces et des arrêts contre ses ennemis, des hommages à ses grandeurs, à ses justices, à ses bienfaits, à ses lois, à ses merveilles; et si l'on considère que ce fonds est partout le même, et que rien de profane et de terrestre ne pouvait se mêler à ce qui est saint et céleste, on sera peut-être plus surpris de la multitude des tours et des mouvements, de l'abondance des sentiments et des pensées, qu'on ne peut être blessé de l'espèce d'uniformité de ton général qui nait de celle de l'objet et du dessein. Le Psalmiste se répète, mais c'est toujours Dieu qu'il chante; c'est toujours à Dieu ou de Dieu qu'il parle, et le cœur ne peut parler à Dieu ou de Dieu qu'avec amour; et peut-être ce que caractérise l'amour, si ce n'est le plaisir et le besoin de dire sans cesse la même chose? Sans doute l'amour, en s'adressant au Créateur, s'épure, s'ennoblit et s'élève; mais il ne change pas son caractère essentiel; et comme celui qui aime ne s'occupe uniquement que de satisfaire et de répandre son âme devant ce qu'il aime, et d'exprimer ce qu'il sent, sans songer à varier ce qu'il dit; comme c'est cela même qui imprime le cachet de la vérité à ses discours et à ses écrits, et qui persuade le mieux la personne aimée; croit-on que l'amour de Dieu soit ou doive être moins affectueux et moins surabondant?

On raconte d'un saint que sa prière n'était autre chose qu'une méditation habituelle sur les miséricordes divines, dont il ne sortait que pour prononcer toujours les mêmes paroles: *O bonité! ô bonité infinie!* et il pleurait. Je sais qu'il n'y aurait pas là de quoi faire un psame ni une ode; mais il y en avait assez pour Dieu et pour l'homme qui aimait Dieu, et c'est sous ce rapport que ce trait rentre dans ce que je disais.

J'avoue encore que rien de tout cela n'est concevable pour ceux qui ne savent pas ce que c'est que d'aimer Dieu, comme le langage du cœur est intelligible pour l'homme froid, comme la langue des artistes est étrangère à qui ne connaît pas les arts; et l'on me pardonnera ces rapports du sacré au profane, que je ne me permets que pour me faire entendre de tout le monde. C'est donc avec le cœur qu'il faut lire les psaumes pour les sentir; et alors toute autre religieuse, loin d'y trouver trop de répétitions, y ajoutera les siennes propres. Il y a pour elle des mots et des idées qu'elle est nécessaire à redire sans cesse, comme l'extrême besoin n'a qu'un même cri, jusqu'à ce qu'il soit satisfait; et le besoin de l'âme religieuse ne pouvant jamais l'être dans cette vie, son cri est toujours le même. *Hommes de la terre!* pourquoi vous importunerai-je? On ne l'entend point parmi vous: il est le concert des tabernacles du Seigneur, et c'est de là qu'il monte aux Cieux. Tout ce qu'on vous demande, c'est de ne pas le troubler, comme les serviteurs de Dieu ne vont pas troubler vos joies mondaines (2). *Méchants, éloignez-vous de moi, et je méditerai les paroles de mon Dieu.*

Voyez dans l'Evangile la Chananéenne suivre obstinément Jésus-Christ, pour en obtenir la guérison de sa fille: songez-elle à varier son discours? Que dit-elle? Rien que ces mots qu'elle va répétant à chaque pas: *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi: ma fille est tourmentée par le démon.* Les disciples eux-mêmes en sont impatientés (car ils n'avaient pas encore reçu l'Esprit); ils prient leur maître d'éloigner cette femme importune. Mais le maître qui ne voulait que montrer aux Juifs un exemple de patience et de foi dans une femme idolâtre, finit par l'exaucer, et donne une leçon à ses disciples en leur disant qu'il n'a pas encore trouvé tant de foi dans Israël.

— Mais enfin pourquoi le Psalmiste redit-il si souvent que Dieu est bon, qu'il est miséricordieux? qui en doute? pourquoi invite-t-il si souvent les hommes à louer et bénir Dieu? pourquoi ces refrains si fréquents, écoutez ma prière, exaucez-moi, secourez-moi, etc.? Cela n'est-il pas trop monotone, même pour des chrétiens?

Oh! pour des chrétiens, non à coup sûr. D'ailleurs; supposons que cela revienne jusqu'à cent fois dans les cent cinquante psaumes: c'est beaucoup; mais je vais au plus fort, parce que je ne saurais me résoudre à

(1) Expression des psaumes.

(2) Discedite à me, maligni, et scrutabor mandata Dei mei. Ps. 118.